

Ginette Kolinka n'arrêtera plus jamais de parler

Déportée pendant la Seconde Guerre mondiale parce que juive, la mère de Richard Kolinka, le batteur de Téléphone, a longtemps vécu dans le silence. Maintenant, elle parle pour « montrer aux jeunes où mènent l'intolérance et le racisme ».



Ginette Kolinka a toujours vécu dans l'appartement de son enfance, hormis pendant la guerre lorsqu'elle a été déportée.

« Sonnez fort si vous voulez avoir une chance que je vous ouvre rapidement ! » prévient le mot collé sur la porte. À 94 ans, Ginette Kolinka habite toujours l'appartement de son enfance, dans le XI^e arrondissement de Paris. Pendant la guerre, alors que sa famille, des juifs originaires d'Europe de l'Est, était en fuite, le logement a été pillé, puis occupé illégalement. Ginette vit dans les meubles laissés par ceux qu'elle appelle « les collabos ». Ça ne la dérange pas. « Je ne suis pas sentimentale ! » sourit-elle, pétillante et coquette. De toute façon sa famille, du moins les membres qui ont survécu à la Shoah, n'avait pas les moyens d'en racheter.

Le bel appartement ancien est encombré de tableaux, de plantes, des disques d'or de son fils Richard, le batteur du groupe Téléphone. Des photos de famille peuplent les murs, dont celles du père et du petit frère de Ginette. Tous deux ont été assassinés à Auschwitz (Pologne) le jour de leur arrivée, le 16 avril 1944. Son père, un tailleur, avait 61 ans ; Gilbert, 12 ans.

Jusqu'à son dernier souffle, Ginette, 19 ans à l'époque, se sentira

responsable de leur mort. « C'est moi qui leur ai dit de monter dans un camion à la descente du train, afin qu'ils se reposent. Ils sont allés tout droit à la chambre à gaz. »

Longtemps, Ginette Kolinka n'a pas pu parler de cette terrible culpabilité. Pas plus que de la faim, des coups, des humiliations, des quinze mois d'enfer vécus dans les camps de Birkenau et de Bergen-Belsen. Elle sait à peine comment sa mère et ses cinq sœurs aînées ont échappé aux nazis, ce 13 mars 1944 où elle a été raflée à Avignon (Vaucluse). Ni ce qu'elles ont fait ensuite. De part et d'autre, les remords, les souffrances ont été noyés sous le silence et sous la joie des retrouvailles. « J'avais pas besoin qu'on pleure sur mon sort. J'avais de la chance, j'étais là. » Ginette a été dépressive pendant quelques années. Et puis la vie est revenue, elle a rencontré son mari.

Pendant longtemps, elle a vendu au marché des articles de bonneterie. « Quarante ans de trottoir à Aubervilliers », aime-t-elle à dire. Son fils unique est né, ses petits-enfants, parmi lesquels Roman, fils de Richard et Marie Trintignant. Puis

ses arrière-petits-enfants. « J'ai été si heureuse ! » Elle estime qu'elle a réussi à mener une vie normale car elle ne réfléchissait pas trop. Ginette Kolinka a en effet décidé une fois pour toutes qu'elle n'était pas intelligente. « C'est quand vous cherchez des explications à tout que ça devient dur », assène-t-elle.

« Simone Veil m'a sauvé la vie »

Pourtant, elle a éprouvé le besoin de revoir certaines de ses compagnes d'infortune, parmi lesquelles la flamboyante Marceline Loridan-Ivens, devenue documentariste et cinéaste. Ou Simone Veil, dont elle estime qu'elle lui a « sauvé la vie ». À Birkenau, la future ministre lui a donné une robe. « J'avais le moral à zéro. Là, je redevais une jeune fille, alors qu'on nous avait transformées en rien du tout. »

Au début des années 2000, devenue veuve et retraitée, Ginette Kolinka a poussé la porte de l'Union des

déportés d'Auschwitz. Elle a été sollicitée pour accompagner un voyage scolaire dans les camps... Depuis, on ne l'arrête plus. Elle a coécrit deux livres, multiplie les conférences dans les lycées, dans les collèges, accompagne des voyages en Pologne. « Dès qu'on me demande des détails sur cette période, j'y vais ! »

Son but n'est pas de faire ressentir ce qu'était la vie dans les camps. « Oui, à Birkenau, je leur dis de fermer les yeux et d'imaginer l'endroit avec la saleté, l'odeur, le monde qui grouille. Mais c'est impossible. Si je leur dis : « On était battus », ils imagineront peut-être leur mère en train de leur donner une gifle. Alors qu'une personne battue était à terre, évanouie ou morte. Il n'y a pas de mots pour expliquer ce que les nazis nous ont fait. » Si elle parle, c'est plutôt qu'elle veut « prévenir les jeunes, leur montrer où mènent l'intolérance et le racisme ».

Parfois, elle se demande pourquoi elle est toujours là. « La chance ? Je n'étais pas plus maline qu'une autre. Certains ont survécu parce qu'ils avaient accepté d'être des kapos (des prisonniers chargés d'enca-

drer d'autres prisonniers). Peut-être que vous pensez ça de moi ? Moi, j'ai ma conscience. On était tellement réduit à l'état de rien. Comment voulez-vous avoir du courage ou de la volonté ? J'étais un robot. Je ne pensais à rien, et c'est peut-être ça qui m'a sauvée. »

Si rien ne peut plus l'empêcher de parler, elle ne peut toujours pas raconter à ses proches. Notamment à Richard. « Il a tout sur cassettes... » Mais elle ne se fait pas prier pour parler de son célèbre fils. « Ah celui-là, il nous en a causé du mauvais sang ! Il ne voulait rien faire. » Son fils répétait avec Téléphone dans la cave, et elle se souvient de la concierge qui l'arrêtait dans l'escalier : « Faudra dire à Richard que les voisins sont pas contents ! » A un moment, il a trouvé un boulot à la Sécu. « J'aurais bien voulu qu'il soit fonctionnaire... Au bout du compte, c'est lui qui avait raison ! »

Texte : Florence PITARD.
Photo : Daniel FOURAY.

Retour à Birkenau, Grasset, 112 pages, 13 €.